Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lettresdediversa00unse

LETTRES

DE

DIVERS AUTEURS;

SUR LE

PROJET D'UNE PLACE

DEVANT LA

COLONNADE DU LOUVRE;

POUR Y METTRE

LA STATUE ÉQUESTRE

DU ROY.

1749.

LETTRES
DE DIVERS AUTEURS:

Sur le Projet d'une Place devant la Colonnade du Louvre, pour y mettre la Statue Equestre du Roi.

AVERTISSEMENT.

LEs amateurs des Arts sont souvent injustes: ils croyent qu'on n'aime jamais assez ce qui fait l'objet de leur étude; je dirois presque de leur culte.

Qui d'entr'eux n'auroit pas accusé le Peuple de Paris d'indifférence pour la Peinture; ils ont dû revenir de cette erreur depuis l'exposition des Tableaux: Quelle affluence de monde n'y a-t'on point vûe?

On ne le croyoit pas plus sensible

à la beauté des Bâtimens publics qui ornent la Capitale : cependant à peine a-t'on parlé *de la Colonnade du Louvre*, qu'il s'eſt empreſſé de l'aller voir & de l'admirer au milieu des Mazures qui l'offuſquent, qu'il s'eſt échauffé du plus grand amour pour cet édifice, & qu'il a déſiré qu'on lui procurât ſouvent le plaiſir de le revoir, en plaçant dans le même endroit la Statue du Roi qu'il veut avoir continuellement devant les yeux.

On s'eſt perſuadé par la même raiſon que le Public ne ſeroit pas fâché de trouver dans un ſeul volume pluſieurs Lettres, répandues en différens tems, ſur les avantages d'une Place qui découvriroit cette ſuperbe *Colonnade*.

PREMIERE LETTRE

A l'Auteur de celle écrite au mois de Juillet 1748. *ſur le projet d'une Place pour la Statue du Roi.*

ON ne peut, Monſieur, trop louer votre amour pour notre Nation, & votre zéle pour tout ce qui intéreſſe ſa gloire. Ce ſentiment eſt d'autant plus eſtimable, que bien des gens veulent ſe donner le bon air de s'en écarter. On croit qu'il y a du courage à s'affranchir des vieux préjugés, & que celui de l'amour national doit être ſacrifié comme les autres. On imagine que tout ce qui eſt pris ſur le ſentiment, eſt autant de gagné pour la raiſon, & l'on s'interdiroit volontiers la faculté de ſentir, comme ſi elle ne faiſoit pas la plus heureuſe partie de notre exiſtence.

J'aime bien mieux ce *Philoſophe* * aimable, le modéle des ſages de notre ſiécle, qui dit que la Philoſophie commence par détacher de tout, mais qu'enſuite elle nous ramene à tout, c'eſt-à-

* M. de Fontenelle.

dire, que les demi-Philosophes veulent se rendre indifférens pour tout, mais que ceux qui ont porté plus loin leurs réflexions, voyent la nécessité de s'attacher à tout.

Si les heureux préjugés de l'amour pour sa Patrie & pour ses parens, de l'amour pour la gloire & pour tout ce qui fait le devoir, ainsi que le bonheur de la Société ont été proscrits par nos esprits forts, à titre de préjugés vulgaires, du moins avons-nous la satisfaction de voir que rien n'a pû encore altérer dans le cœur des François l'amour qu'ils ont pour notre Monarque. Graces à des vertus qui intéressent tous les hommes également, nos prétendus Philosophes ne peuvent lui refuser leurs hommages.

Outre cet amour pour le Roi, & l'amour que vous faites voir, Monsieur, pour notre Nation, j'ajoute encore un amour particulier pour notre siecle, dont j'espere que vous ne me dédirez point, puisqu'il est une suite de l'un & de l'autre. Oüi, j'aime encore notre siécle; & c'est ce triple intérêt qui me fait désirer quelque chose de plus dans votre projet, pour faire une Place devant la Co-

lonnade du Louvre. Je voudrois que cette Place, dont vous avez fait valoir les avantages, fût ornée d'une ou de deux colonnes, faites sur le modéle des colonnes Trajane & Antonine. Que de ressources nos Sçavans n'ont-ils pas trouvées pour la connoissance des usages Romains, & pour l'Histoire des Empereurs Trajan & Antonin, dans ces deux colonnes antiques ? Quelles ressources ne trouveroit pas également pour l'Histoire du Roi notre postérité la plus reculée ? Car il faut vous l'avouer, je m'affectionne encore pour cette postérité que je ne verrai jamais. C'est-là qu'elle contempleroit les exploits de notre Monarque à Fontenoy & à Lawfeld, les siéges mémorables de Fribourg, d'Ypres, de Menin, de Tournai, &c. qu'il fit en personne. On y représenteroit les exemples de courage & de fermeté de nos Princes, de nos Généraux, de nos Officiers, & les actions d'intrépidité & de constance de nos Grenadiers. On pourroit y faire considérer aux siécles à venir le bon ordre de nos Camps, de nos Gardes, de nos fourages, de nos subsistances, de nos

marches, & de nos convois, la discipline militaire ; l'industrie de nos ingénieurs & de nos Artilleurs, nos machines de guerre, notre sçavoir dans l'attaque & la défense des Places, &c. ce seroit un livre toujours ouvert pour les siécles futurs. Ils y liroient la gloire du Monarque de la Nation, & du siécle où nous vivons, & verroient jusqu'où notre génie a porté les Arts, dont la tradition se perpétueroit encore par le même moyen. On pourroit y faire entrer quelques-uns de nos édifices & de nos usages, en représentant les fêtes & les entrées que la reconnoissance publique a faites à notre Souverain, & le spectacle seroit couronné par celui des fêtes que l'on prépare pour la publication de la Paix. Ces colonnes seroient le bouclier d'Achille, si précieux pour la connoissance de l'Antiquité Grecque.

Que l'on ne soit point effrayé par la difficulté de placer tant de sujets différens sur deux colonnes, & que pour cette raison l'on n'en rejette pas le projet comme chimérique. Les bas-reliefs de quelques-uns de nos Rois à Saint Denis nous offrent les batailles qu'ils ont données,

& les plus éclatantes actions de leurs Regnes, dans un très-petit espace. Le Sculpteur, qui dans la Cathédrale de Sens a représenté sur quelques tablettes de marbre d'une petite étendue toute l'histoire du Cardinal du Prat, son entrée en qualité de Légat avec toute sa suite à cheval, la tenue d'un Concile, une foule de peuple en procession, l'assemblée nombreuse qui se tint au sujet de la Pragmatique Sanction, &c. Ce Sculpteur n'avoit pas un champ comparable, à beaucoup près, au champ de nos deux colonnes proposées.

Si ces colonnes sont doriques, si on leur suppose à chacune douze pieds de diamétre, conséquemment il leur faut donner quatre-vingt-quatre pieds de hauteur de fust sans la baze, le chapiteau & le piedestal ou socle; le pourtour ou la circonférence sera de trente-sept pieds huit pouces, les fractions abandonnées, suivant la régle d'Archiméde, ce qui fait en superficie 3164 pieds.

Jamais peut-être il n'y eût de tems plus favorable que celui-ci pour l'exécution d'un tel dessein. Si nous avons un grand nombre de beaux faits à représenter,

nous avons aussi un grand nombre d'excellens Sculpteurs, capables de les tracer sur le marbre & sur le bronze. On diroit que le régne de leur Art est transporté en France, & que les autres Nations ne peuvent plus avoir en ce genre que les ouvrages qui sortent des ateliers de nos célébres Artistes. Le zéle, avec lequel ils se sont portés à perfectionner la Sculpture, mérite d'être immortalisé par des monumens, qui en prouvant leur habileté, leur servent aussi de récompense & d'encouragement. comme plusieurs Sculpteurs différens pourroient y être employés, on exciteroit entr'eux une émulation qui mettroit le comble à leurs talens, & par-là, si j'ose me mettre en ligne de compte, je verrois sans cesse dans le même édifice, l'objet de tous les sentimens qui m'animent, mon attachement pour notre auguste Monarque, mon amour pour ma Patrie & pour mon siécle, & même mon goût pour les Arts.

Je suis, Monsieur, &c.

SECONDE LETTRE *à l'Auteur de celle écrite au mois de Juillet* 1748. *sur le projet d'une Place pour la Statue du Roi.*

JE n'attends pas votre réponse à ma premiere Lettre, Monsieur. En voici une autre, pour vous demander quelques éclairciſſemens au ſujet de la ſeconde partie de votre Lettre. Vous y donnez des idées très-juſtes ſur les moyens aiſés d'embellir une Ville; mais il ſemble que vous ne vouliez pas expliquer les cauſes, qui juſqu'ici ſe ſont oppoſées à l'embelliſſement régulier & à la perfection de la Ville de Paris, où vous ne trouverez point cet heureux accord du tout avec ſes parties, principe conſtant & invariable de la beauté, en quelque genre que ce ſoit.

Vous paroiſſez auſſi appréhender d'empiéter ſur les droits des Architectes, en propoſant les moyens de rendre Paris auſſi beau qu'il pourroit l'être. J'eſſaye-

rai donc de deviner ce que vous auriez dit pour le moins aussi bien que moi, & je serai très-flatté, si je puis me rencontrer avec vous en quelque chose.

L'inconstance & la legéreté naturelle des Parisiens, en cela plus François que le reste de la Nation, ne seroit-elle pas, avec d'autres circonstances, une des principales causes, qui les a empêchés de faire de leur Ville la plus belle Ville du monde ? Ils n'ont manqué ni d'opulence ni de goût, pour bâtir; le nombre immense de leurs Edifices anciens & ceux, qu'ils font tous les jours, en sont la preuve: mais ils n'ont pû jusqu'ici se fixer à aucun centre de réunion, à aucun Quartier. Autrefois ils avoient pris, pour construire leurs plus beaux Edifices, le Quartier S. Antoine, que l'on a décoré d'une Place aussi belle, que le goût du tems le permettoit. Ils ont passé depuis au Quartier de Richelieu ; nouveaux bâtimens sans nombre, & nouvelle Place. Ces deux Quartiers ont cédé à celui de la Porte S. Honoré, aux environs de la Place de Vendôme, & l'on a en même-tems traversé la Rivie-

re ; pour y faire d'un Fauxbourg une nouvelle Ville, plus belle que tout le reſte, & pour laquelle on demande encore une nouvelle Place. Je ne parle pas des dehors du Boulevard, où, ſous le nom de Petites-Maiſons, nous voyons tous les jours s'élever de nouveaux Edifices, qui ſeuls ſuffiroient pour former une très-belle Ville. Qu'on laiſſe faire notre inconſtance ; Paris, en ſuivant toujours le cours de la Riviere, ira toujours en augmentant, & l'on pourra lui donner huit ou dix lieues de circuit, ſans qu'on parvienne à en faire cette belle Ville que vous déſirez. Ce ne ſera jamais qu'un mêlange confus de maſures & de Palais, Monumens éternels de notre opulence, qui feront auſſi peu d'honneur à notre goût qu'à notre raiſon. Les Particuliers, dont les maiſons ſucceſſivement deviennennt déſertes & inhabitables, verront dans la ſuite des tems périr avec leurs fortunes les fruits de leur travail & de leur goût pour les Arts.

L'indulgence & la douceur de notre Gouvernement ont laiſſé un libre cours à ce déſordre, qui ne va pas moins au

détriment de l'intérêt public de l'Etat & des Arts, qu'à la ruine des Particuliers. Le moyen qu'un Etat conserve son opulence, quand on l'employera sans cesse à des Bâtimens qui dépérissent journellement, les uns après les autres les caprices de la mode? Et le moyen qu'une Ville acquiére le dégré de perfection néceſſaire à sa beauté, tant qu'on l'étendra & qu'on la prolongera par des espaces indéterminés, comme nous le voyons tous les jours?

Que les sages Réglemens pour borner l'enceinte de Paris soient exactement observés; que les grands Seigneurs se fixent dans un Quartier; que les gens riches se déterminent sur le choix d'un autre, dont ils ne s'écarteront pas; qu'ils y bâtissent solidement: alors leurs fortunes ne se dissiperont plus, & Paris acquerera, sur-tout dans cet heureux tems de paix, tout le lustre toute la magnificence que demande la Capitale du plus grand Empire de l'Europe.

Ne sont-ce pas là, Monsieur, les abus dont intérieurement vous gémissez, & auxquels vous voudriez pouvoir reme-

dier comme bon Citoyen ? Vous avez pû remarquer, auſſi-bien que moi, qu'on ne rencontre preſque point d'échafauds de Maçons dans la Ville de Rome, parce qu'on l'a bien bâtie une bonne fois pour toutes, & que la mode n'y change point, comme chez nous, ni pour les maiſons ni pour les Quartiers.

Voyons encore ſi je vous ai entendu, quand vous parlez de rendre Paris, à peu de frais, la plus belle Ville du monde. n'avez-vous pas voulu dire qu'il falloit chercher, autant qu'il ſe pourroit, à tirer parti de ſes avantages dans l'état où il eſt actuellement ? En voici trois moyens qui me ſont venus dans l'eſprit, en attendant qu'il vous plaiſe de nous communiquer vos idées, auxquelles je ſerai toujours prêt de ſoumettre les miennes.

Le premier eſt de faire des alignemens réguliers. Le ſecond eſt de former des quarts de rond aux encoignures de quelques carrefours, & le troiſiéme, de faire un certain nombre de petites Places.

Quand je demande des alignemens, ce n'eſt pas que je ne ſçache bien quels

ſont les efforts que font nos Magiſtrats de Police pour redreſſer les ruës de Paris, & quelles difficultés ſe rencontrent très-ſouvent dans l'exécution ; mais on pourroit remédier aux inconvéniens qui ſe préſentent, en ſe contentant de redreſſer de diſtance en diſtance les ruës les plus tortueuſes, dans les endroits où l'on trouveroit le plus d'avantage & de facilité. Ne pourroit-on pas même ſauver les défauts d'alignement par quelque petite Fontaine, par quelque Colonne, ou par quelqu'autre artifice ingénieux, ſemblable à ceux que *le Notre*, ce Créateur de l'Art de nos Jardins, avoit employés ſi habilement pour rectifier à la vûe des inégalités de terrein, & des allées ou des terraſſes, qui ne pouvoient être exactement alignées ? Ne ſeroit-ce pas-là cette magie heureuſe que vous auriez en vûe ? Vous tâcheriez ſans doute de faire trouver, au bout des alignemens que l'on prendroit, les plus belles Maiſons, les plus belles Egliſes & autres Edifices, comme les Jardiniers cherchent à faire tomber leurs allées vis-à-vis d'un Clocher, d'une Maiſon, d'un Moulin, d'un Ca-

nal, d'un bouquet de bois éloigné, ou de tout autre point, dont le coup-d'œil soit agréable. Il ne faut pas douter que les Architectes ne trouvassent autant de ressources dans les rues de Paris pour son embellissement, que les Jardiniers ou Architectes des Jardins en trouvent dans les Campagnes pour l'agrément d'un Jardin ou d'un Parc.

Les arrondissemens ou Tours creuses que je propose, pourroient, s'ils étoient pris avec art, rectifier en partie les défauts inévitables de certains alignemens, en renfonçant plus ou moins ces quarts de rond, suivant que le besoin l'exigeroit pour la régularité du coup-d'œil.

Que l'on décore ces encoignures de Refans, de Bossages, de Pilastres, de Cariatides, de Balcons, plus ou moins saillans, & d'autres ornemens bien ménagés, on fera de ces carrefours de petites Places très-agréables à la vûe & d'une très-grande utilité, tant pour la circulation des gens de pied, dont la vie sera moins en risque, que pour la circulation des voitures.

Ces especes de Places ne sont point encore toutes celles que j'ai projettées;

il en faudroit d'autres plus ſpacieuſes ; telles que vous en avez vû pluſieurs, qui contribuent beaucoup à l'embelliſſement de Rome, & à la commodité de ſes habitans. Je vous indiquerai dans une moment une de ces Places qu'on pourroit faire. Si je me promenois avec vous dans Paris, je voudrois vous en montrer beaucoup d'autres auſſi aiſées à exécuter, & dont la dépenſe n'exigeroit que le ſacrifice d'un petit nombre de Maiſons preſqu'en ruine, qu'il faudroit achever de démolir : par ce moyen on découvriroit de très-beaux Edifices, qui ſont, pour ainſi dire, enterrés & abſolument perdus pour l'ornement de Paris. Ailleurs nous trouverions de grandes & belles rues terminées par des bâtimens qui les deshonorent, & notre imagination auroit bientôt jetté par terre les pans de murs extérieurs, pour y faire une ſimple façade décorée, à peu de frais, d'une très-bonne Architecture. Je pourrois citer les *Quinze-Vingts*, ſi je ne ſçavois les *beaux projets* * que l'on a conçûs à cet

* *Par M.* des Touches, *jeune Architecte, plein de génie.*

égard, mais je vous parlerai de la rue de la Féronnerie. Cette rue très-bien bâtie d'un côté, & très-bien alignée, préſente en face, à qui veut entrer dans la rue Saint-Denis un pan de Maiſons de bois pourri, garni de briques, qui me choque toujours. Avec deux mille écus, on y fera une façade qui ſatisfera la vûe, dès qu'on ſera ſorti de la rue S. Honoré, & tant qu'on marchera le long de la rue de la Féronnerie. Dans d'autres endroits au contraire, nous verrions des rues droites & ſpacieuſes, terminées par des Edifices admirables, telles que la rue de Tournon par le Luxembourg, dont l'entrée & les côtés ſont bordés de Maiſons qu'on ne ſçauroit voir ſans indignation. Alors nous en détruirions les faces, pour en ſubſtituer d'autres, qui ſeroient mieux aſſorties à ces beaux bâtimens auxquels elles nous conduiſent. Je n'irai pas bien loin de ce Quartier, pour vous faire voir comment on peut à bon marché faire ſans aucune conſtruction nouvelle une jolie Place d'une grandeur raiſonnable. Allons dans la rue S. Guillaume au Fauxbourg S. Germain. Détruiſons, en Citoyens œcono-

mes & bien intentionnés, les maisons qui sont entre cette rue & la rue des Saints Peres. L'acquisition n'en sera pas ruineuse ; dès-lors j'aurai d'un côté l'Hôtel de Mortemart & celui de M. le Procureur Général ; le côté de la rue S. Dominique me donnera l'Hôtel de Matignon, & je présenterai pour objet à ces Maisons & à ma petite Place le nouveau Portail de la Charité.

Je ne finirois pas si je voulois vous dire toutes les idées qui me viennent quelquefois en me promenant dans Paris, mais vous verriez toujours que je ne veux point le ruiner, en cherchant à l'embellir. La Ville, avec une dépense modique, pourroit faire les avances nécessaires pour parvenir aux réformes que je propose. Qu'on soit attentif à observer quels sont les Particuliers qui ont des Maisons sur la rue dont les façades sont désagréables, ou qui voudront bâtir dans de certains points de vûe favorables à la décoration de Paris ; qu'on leur distribue à propos quelques sommes peu considérables, pour les engager à orner leurs Maisons au dehors d'un joli morceau d'Architecture,

& nous parviendrons bien-tôt au but qui fait l'objet de nos vœux. Tous ceux qui s'intéreſſent à la gloire de notre Capitale & à la perfection des Arts, ſeront également ſatisfaits. Que la Ville achete encore les Maiſons qui avoiſinent les Places qu'elle projettera de former par de ſimples démolitions ; l'augmentation de valeur, que ces Maiſons acquereront par là, pourra l'indemniſer du prix des Maiſons qu'elle aura détruites pour y parvenir.

Ainſi vous auriez eu très-grande raiſon, à tous égards, de dire que ſi l'on vouloit, on pourroit faire de Paris, à peu de frais, la plus belle Ville du monde. Je ne ſçais ſi je ſuis bien entré dans vos vûes, Du moins ſçachez-moi quelque gré de mon zéle & de mes bonnes intentions, & ſoyez perſuadé de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, Monſieur, votre &c.

AUTRE LETTRE

Adreſſée à l'Auteur de celle écrite au mois de Juillet 1648. ſur le Projet d'une Place pour la Statue du Roi.

VOUS avez raiſon, Monſieur, de regarder la belle façade du Louvre comme le plus noble côté déja trouvé d'une Place digne de contenir la Statue de Louis XV. Le Public, que vous dites avoir ſaiſi avant vous le projet que vous propoſés, mérite des éloges pour avoir reconnu le tort du ſiécle, de laiſſer dans l'obſcurité le chef-d'œuvre d'Architecture de Paris, que les Maîtres de l'Art ont ſouvent comparé aux exécutions les plus hardies des Grecs & des Romains, & la Ville Capitale ne ſçauroit mieux marquer ſon amour pour le Roi, qu'en s'empreſſant de démaſquer un ſi grand trophée de l'Art, pour le conſacrer à l'immortalité de ſa Majeſté.

Mais envain laiſſez-vous aux gens du métier le ſoin de donner des projets

pour les deux côtés qui ſont à faire ; il me paroît (& ſi vous n'affectiez de flater l'opinion publique, vous en tomberiez d'accord vous-même) qu'il eſt impoſſible de les trouver plauſiblement, tant qu'on laiſſera vuide le côté gauche ſur la riviere. Quel vis-à-vis, quel ordre, quelle proportion, quelle régularité voudriez-vous qu'on pût imaginer dans cette hypothèſe ? Si la Colonnade étoit parallele au Quai & à la Riviere, le projet ſeroit de belle & facile exécution, on n'auroit point de peine à trouver les deux autres paralleles.

Donnez quatre côtés à votre Place, dont la Colonnade feroit le principal ; alors nos habiles Architectes ſe feront un plaiſir de fournir à l'envi leurs plans des trois côtés à faire, & ils s'efforceront d'approcher de *la ſublimité du génie qui créa ce chef-d'œuvre* ; ou bien, faites devant la Colonnade, une demi-lune percée proportionnellement dans le centre & les deux côtés, demi-lune qui pourroit être exécutée en Portique. Je ne conçois point d'autres moyens de pouvoir faire entrer cette ſuperbe Colonnade dans la conſtruction de la Place qu'on médite.

L'idée du Public, que vous appellez inſpiration, a deux objets. Le premier eſt de voir bâtir une Place à la gloire du Roi ; le ſecond, de produire dans tout ſon jour l'incomparable morceau d'Architecture de la façade du Louvre.

Mais il me ſemble qu'on pourroit ſatisfaire à la fois le zèle & le bon goût du Public par un autre ſyſtême, peut-être plus convenable à la mémoire d'un Roi très-chrétien, & à la décoration de ſa Capitale : ce ſeroit de découvrir la Colonnade en abattant les bâtimens qui l'offuſquent, & de ſe borner à former une ſpacieuſe rue entr'elle, & des édifices réguliers qu'on conſtruiroit vis-à-vis. Cette Colonnade ne demande point d'accompagnement ; au contraire, la ſimplicité de ce qui en approcheroit en rehauſſeroit le prix & le mérite ; elle eſt une piece unique qui, ſeule, feroit éternellement l'admiration publique.

J'y trouve cet avantage, qu'alors on tranſporteroit la Place deſtinée à Louis XV. dans un autre quartier de la Ville, ce qui multiplieroit ſa magnificence. Eſt-ce bien entrer dans vos vûes, Monſieur ? Nous n'avons de belles Places

que

que d'un côté de la Riviere ; placez celle-ci de l'autre. Le lieu qu'on doit choisir s'offre naturellement à l'esprit. L'Eglise de S. Sulpice n'est-elle point l'ouvrage de la libéralité & du Regne de ce Roi ? Son Portrait n'est-il point assez majestueux pour former le côté principal d'une belle Place où les nobles Habitans de Paris sortant de rendre leur culte au Tout-Puissant, seroient avertis par la représentation du Roi, qu'ils verroient en face au milieu de cette Place, de ce qu'ils doivent, après Dieu, à leur Prince ?

Je dois vous déclarer, Monsieur, qui que vous soyez, afin que vous supportiez avec bonté, la hardiesse que je prends de vous communiquer mon sentiment, que je n'ai (comme vous le dites de vous-même) d'autre connoissance en Architecture que celle que j'ai tirée d'un goût naturel. Quelques jugemens que j'ai formés sur différens ouvrages de cet Art, ont paru justes aux gens habiles avec lesquels j'ai quelquefois conversé sur cette matiere. La curiosité m'a, comme vous, toujours porté à voir, & à m'arrêter devant les

beaux morceaux qui se sont trouvés en mon chemin dans les voyages que j'ai faits, soit en France, soit en Italie, où j'ai demeuré quatre ans, & je crois avoir retiré des belles choses que j'ai vûes & lûes en ce genre, l'avantage d'être en état d'en juger raisonnablement par comparaison.

Je finis en vous assurant que cette réponse que je fais à votre Lettre, est purement l'effet du zèle que j'ai pour la gloire du nom François que vous portez dans le cœur.

Je suis, &c.

N.

DESTINATION

Proposée pour le Vieux Louvre.

EST-il vrai, Monsieur, que tous les Architectes de Paris ont eu ordre de la Cour de donner des projets, tant pour le lieu qu'on pourroit choisir, que pour la maniere de construire une Place pour y mettre la Statue du Roi, & que l'on veut aussi déplacer l'Hôtel de Ville, qui se trouve aujourd'hui dans un lieu trop étroit & trop incommode pour les fonctions de ses Officiers, pour les Cérémonies & pour les Fêtes que la Ville est obligée de donner, y ayant d'ailleurs beaucoup de réparations à faire qui coûteront des sommes immenses ?

Mais est-il nécessaire d'être Architecte expert, pour faire approuver un Projet ; & ne suffit-il pas qu'il soit reconnu bon pour être adopté ? Cela supposé, sans faire un grand effort de génie, ni sans être beaucoup versé dans l'Art d'Architecture, on propose un lieu tout

prêt & tout disposé pour remplir ces deux objets, sans qu'il en coûte rien au Roi, ni à la Ville, ni aux Particuliers ; ce Projet est si simple & si facile dans son exécution qu'on ne comprend pas comment il n'a pas déja été rempli, depuis que l'on parle de faire ériger une Statue à un Roi, qui mérite à si juste titre l'amour de ses Sujets.

Ce lieu est l'emplacement du Château du Vieux Louvre, si le Roi veut bien permettre que l'on y transporte l'Hôtel de Ville, à la charge que la Ville en fera achever les Bâtimens à ses frais & dépens ; les matériaux & le terrein qu'occupe aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville, seront plus que suffisans pour fournir à cette dépense, & pour faire d'un lieu, à présent inhabitable, le chef-d'œuvre de l'Architecture.

C'est cette Place que l'on destine pour y mettre aussi la Statue du Roi, & qui deviendra encore par ce précieux monument la plus belle & la plus magnifique Place de Paris, & peut-être de l'Univers, en ouvrant quatre entrées qui formeront trois rues, l'une du côté de la Riviere, qui viendra

aboutir dans la rue S. Honoré ; par le Cul-de-Sac des Peres de l'Oratoire, & les deux autres par la rue des Poulies, que l'on pourra continuer jusqu'à la porte des Thuilleries, en perçant une rue par celle de Froid-Manteau & de S. Nicaise.

Quels points de vûe de tous côtés ! L'une du plus beau fleuve de la France, & de la plus grande rue Paris, l'autre du Palais des Thuilleries, & l'autre enfin de cette belle Colonnade, le chef-d'œuvre de l'Architecture.

J. B. D. D. N.

LETTRE A MONSIEUR de . . . . . Sur le Projet d'une Place pour la Statue du Roy. Juillet 1748.

JE n'ai aucune connoissance en Architecture, MONSIEUR, c'est pourquoi vous ne serez pas surpris que j'en parle avec confiance : bien ou mal, vous ferez l'usage qu'il vous plaira de tout ce que je vais vous dire à ce sujet. Je dois cependant vous avertir, afin que ma présomption ne vous révolte pas, qu'une inclination naturelle m'a toujours porté à voir autant que j'ai pû les beaux Ouvrages d'Architecture. J'ai vû tout ce qu'on peut voir en ce genre en France & en Italie, & je me suis quelquefois trouvé à la vûë des beaux Edifices, saisi d'un transport de plaisir & d'admiration qui me feroit penser que mon instinct pourroit à quelques égards ne le point céder aux lumieres des gens de l'Art.

Mes jugemens ne ſont point préoccupés comme les leurs, par aucune affection particuliere. Toutes les manieres (car il y en a dans l'Architecture ainſi que dans la Peinture) me ſont égales, & je n'ai pris aucun parti entre les Palladio, les Bramente, les Michel-Ange, les Bernin, les Manſards, les Perrault & autres, pour ne point parler des Modernes : c'eſt peut-être un avantage que j'ai ſur les gens de l'Art pour mieux juger ; la nature eſt mon unique guide, & je ne vois que par ſes yeux.

Vous ſçavez quels ont été les mouvemens de la tendre connoiſſance de la Ville de Paris pour les vertus d'un Roi ſon Bienfaicteur, qui voudroit n'être reconnu de ſes Peuples que par ce ſeul Titre ; & vous ſçavez quel a été le zéle des Magiſtrats de cette même Ville pour immortaliſer les ſentimens de la Capitale par une Place publique dont la Statue du Roi doit faire le principal Ornement.

Tous les Architectes ont eu ordre de donner des Projets, tant pour le

lieu qu'on pourroit choisir à cet effet, que pour la maniere de construire la Place.

Sans attendre l'avis de ces Messieurs, le Public, qui n'est pas plus Architecte que moi, a saisi une idée qui me paroit une inspiration par l'applaudissement général qu'elle a reçû de tous ceux à qui on l'a communiquée. C'est de prendre la belle façade du Louvre pour le principal côté de cette Place, la Riviere & le Quay pour le côté gauche, & de bâtir une ligne paralelle à la Riviere, avec un quatriéme côté à l'endroit où est la Monnoye en face de la Colonade.

Je ne vous parlerai que de l'avantage dont tout le monde est frappé d'abord, de voir une Place à moitié faite du premier coup. L'empressement que l'on a de voir la Statue d'un Roi si digne de l'amour de ses Sujets élevée dans un lieu aussi convenable, a été peut-être la principale cause de ce premier transport ; Car jamais je n'en vis ni de plus vif ni de plus prompt.

Imaginés ce que c'est que de rece-

voir gratuitement des mains de la nature, pour cette grande entrepriſe, le Canal du plus beau Fleuve qui arroſe la France, terminé à l'autre bord d'un grand nombre de beaux Edifices, & de recevoir encore des mains de l'Art une autre face qui ne demande qu'à être montrée, pour faire voir à tout l'Univers que nous ne le cédons à aucune Nation par les Chefs-d'œuvres d'Architecture.

Je laiſſe aux gens du métier à donner des Projets pour les deux côtés qui ſont à faire. Nous en avons d'aſſez habiles pour croire qu'ils ne céderont pas aux talents de leurs prédeceſſeurs; mais défions-nous de leur modeſtie, ils craindront ſans doute, que leurs Ouvrages ne puiſſent point ſoutenir le Paralelle de la Colonade, & par cette raiſon, ils s'oppoſeront de tout leur pouvoir au vœu commun du Public, & voudront qu'on choiſiſſe un autre lieu. Je préſume davantage de leur capacité, & c'eſt par cette raiſon même que je voudrois les obliger à bâtir vis-à-vis du beau modéle que

leur offre cet admirable Bâtiment. Quels efforts ne feront point leurs génies échauffés à cet aſpect, pour atteindre à la ſublimité du genie qui créa ce Chef-d'œuvre ! Quelle foule d'idées & de penſées merveilleuſes n'eſt-on pas en droit d'attendre de tant d'habiles gens qui ſe diſputeront la gloire d'approcher le plus près d'un ſemblable modele ? C'eſt Corneil qui nous a valu les célebres Tragiques qui l'ont ſuivi. Pourquoi le célebre Pertault ne feroit-il pas dans notre Nation des Emules auſſi dignes de lui ? Je ſuis trop François pour ne point l'eſperer.

Permettez-moi encore, MONSIEUR, de vous faire part d'une idée qui m'eſt venue ſouvent en voyant les belles Villes que j'ai parcouru : ce n'eſt point la quantité des beaux Bâtimens qui fait une belle Ville ; mais c'eſt une certaine harmonie, & un heureux aſſortiment des uns avec les autres, comme ce n'eſt point la quantité des belles Figures qui fait un beau Tableau, mais une heureuſe intelligence à les diſpoſer, & à les grouper, tant par elles-mêmes,

que par leurs lumieres & par leurs ombres. S'il ne falloit qu'un grand nombre de beaux Bâtimens, Paris l'emporteroit peut-être sur Rome, & je suis cependant forcé d'avouer, tout François que je suis, que Rome l'emporte sur Paris; c'est que tous les beaux Edifices de Rome sont mis à profit pour exciter l'admiration de ceux qui se promene dans cette Ville admirable, au lieu que les Bâtimens de Paris sont presque tous en pure perte, à l'exception des Edifices qu'on voit de dessus le Pont Royal. Aspect qui ne le cede à aucun autre de l'Univers. Je dis donc qu'avec un petit nombre de très-beaux Edifices, on peut faire une très-belle Ville, pourvû qu'ils soient disposés & distribués à propos, & qu'on en fera une très-médiocre avec un grand nombre de beaux Bâtimens en tout genre, s'ils n'ont pas cette heureuse disposition : C'est qu'un bel Edifice se multiplie pour l'Ornement d'une Ville, autant de fois que vous donnés de points différens pour le voir, au lieu que celui qui n'est vû que d'un seul

point, ne fait jamais qu'un Edifice : car je ne parle pas de ceux qu'on a tellement pris soin de cacher qu'on ne les voit point du tout ; ils doivent être regardés comme nuls. J'ajoute encore que si les lieux d'où vous faites enviſager un beau Bâtiment, ſont les lieux les plus fréquentés de la Ville, ceux par leſquels ſes Habitans & les étrangers paſſent le plus ſouvent, c'eſt une ſeconde façon de le multiplier.

Donnés-moi, par exemple, la Colonade du Louvre, le Luxembourg, les Thuilleries, & le Portail Saint Gervais à placer dans deux rues qui traverſeront le centre de Paris, & qui ſe croiſeront, que je les place aux extrémités de mes deux rues ; dès-lors ces quatre Edifices étans vûs continuellement de tous ceux qui vont & viennent par ces rues bien fréquentées, fixent l'attention des Etrangers ; Ils ſont peu occupés du reſte, & ne ſont frappés que des points de vûe qui ſe ſont d'abord emparés de toute leur admiration. Voilà la Magie de Rome : Dieu veuille que ceux qui préſident à l'em-

belliſſement de Paris, imitent cet artifice innocent. Il n'en coutera preſque rien pour en faire la plus belle Ville du monde.

Je ſuis, MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

N . .

Qui mores hominum multorum vidit & Urbes.

Horat. Art. Poët.

LETTRE

De M. de S. P. à M. de B. sur le bon goût dans les Arts & dans les Lettres.

VOus aimez les Arts, Monsieur, & moi j'aime les Lettres. Ces goûts ne différent pas beaucoup entre eux, & j'ai même souvent remarqué des conformités dans notre façon de sentir les choses qui nous affectoient. Cependant il est arrivé que dans les confidences particulières que nous nous faisions réciproquement, nous nous sommes plus d'une fois regardés l'un l'autre comme un peu visionnaires. Je vous en fais l'aveu; faites-moi le votre avec la même sincérité. Quelquefois vous m'avez trouvé lisant un gros volume, farci de Grec, que j'appellois l'*Anthologie*; j'étois en extase sur une Epigramme Grecque, où je découvrois des beautés sur lesquelles je ne tarissois point; car quel est l'homme assez stérile pour n'être pas babillard quand il parle de sa passion? Ces beautés vous paroissoient bien insipides, & vous aviez grande envie de me renvoyer à la plaisan-

terie de Racan sur les potages à la Grecque.* Je m'en appercevois, quelque peine que vous prissiez à vous échauffer, afin de paroître de mon avis ; ce sont de ces tromperies qu'on se fait entre amis. Plût à Dieu que les hommes ne s'en fissent point d'autres, & qu'ils s'en fissent plus souvent de celles-là ! Ils se feroient plus sûrement revenir de leurs erreurs & ne se haïroient pas tant. Après bien des discours qui ne vous persuadoient pas, vous sortiez de

* M. de Racan alla voir un jour Mademoiselle de Gournay, qui lui fit voir des Epigrammes qu'elle avoit faites, & lui en demanda son sentiment. M. de Racan lui dit qu'il n'y avoit rien de bon, & qu'elles n'avoient pas de pointe. Mlle de Gournay lui dit qu'il ne falloit pas prendre garde à cela, que c'étoient des Epigrammes à la Grecque. Ils allerent ensuite dîner ensemble chez M. de Lorme, Médecin des Eaux de Bourbon. M. de Lorme leur ayant fait servir un potage qui n'étoit pas fort bon, Mlle de Gournay se tourna du côté de M de Racan, & lui dit : Monsieur, voilà une méchante soupe ; Mademoiselle, répartit M. de Racan, c'est une soupe à la Grecque. Cela se répandit tellement qu'on ne parloit en plusieurs endroits que de *soupe à la Grecque*, pour dire un méchant potage ; & pour marquer un méchant Cuisinier, on disoit, il fait de la soupe à la Grecque. Voyez Costar, p. 274 de sa Suite de la défense de Voiture ; & Percault, p. 35 du tome 1 de son Parallèle des Anciens & des Modernes. Menagiana, Tome II. page 344.

chez moi en haussant les épaules, & si vous ne disiez pas avec Molière,

Ma foi, je le tiens fol de toutes les manières

du moins disiez-vous comme lui :

Il a l'esprit blessé sur certaines matières.

Quoiqu'il en soit, je vous le rendois bien à la première visite que je vous faisois, lorsque vous trouvant au coin de votre feu en contemplation sur un portefeuille plein de papiers tout déchirés, je n'y voyois qu'un griffonnage monstrueux de figures à demi tracées, qui me paroissoit un Livre de sortilège, & que dans un autre sens vous appelliez la magie de l'Art du Dessein. Ce que je mépriſois n'étoit rien moins que l'ouvrage de Raphaël, de Michel-Ange & des Caraches, de ces hommes à qui je vous ai entendu si souvent prodiguer le titre d'immortels & de divins. Tandis que vous sortiez de votre flègme ordinaire pour passer aux plus vifs transports d'admiration, je restois comme pétrifié. Il ne m'entroit pas dans l'esprit comment des traits sans liaison, sans ordre & nullement arrêtés, quelques coups de plume jettés rapidement & comme au hazard sur le papier, pouvoient produire sur vous de si grands effets, & vous faire

entendre ce que ces habiles gens avoient voulu se dire à eux-mêmes, lorsque dans la chaleur de la composition, ils avoient ainsi exprimé leurs pensées. J'étois encore moins persuadé que des esquisses si légères, pussent être qualifiées du nom sérieux *d'études*.

Vous vous souvenez surement de cette Statue Egyptienne qui étoit sur votre cheminée, que vous cédâtes avec cette foiblesse qui vous sied si bien, aux instances d'un ami, & que vous n'auriez pas donné pour tout l'or du monde. Votre Magot, car alors je n'y voyois autre chose, étoit accroupi dans une attitude assez maussade, la tête passablement ébauchée, le reste me paroissoit aussi informe que ces Marmousets que les Bergers oisifs de nos campagnes, forment avec un coûteau sur un morceau de bois. Des quatre coins de la figure, sortoient deux jambes & deux bras également roides & secs, cependant vous vous récriiez sur le bel ensemble de la figure, sur sa noble composition, & sur la justesse & l'élégance de ses proportions. Tout vous y paroissoit admirablement bien dessiné, les membres bien enmanchés (passez moi les termes, si je les ai mal retenus:) aucun muscle n'étoit oublié, & tous étoient en fonction. Vous pénétriez jusques sous la peau,

& vous ressentiez le jeu & l'assemblage des os ; M. Vinslou n'eût jamais porté ses observations plus loin. Votre Statue dans votre imagination, devenoit un chef-d'œuvre d'Anatomie & d'Ostéologie, autant que de Sculpture. Vous y supposiez tout ce que le Sculpteur n'y avoit pas mis, comme s'il n'avoit voulu que l'indiquer, & de mon côté je croyois qu'il n'y avoit pas plus songé que moi.

Vous aurez encore moins oublié certain vase Etrusque * qui faisoit vos délices,

* Les Vases Etrusques sont la plûpart des vaisseaux d'une terre commune, mais très-fine & très-légère, anciennement destinés à toutes sortes d'usages. Les Etruriens ou Toscans, qui avant que de passer sous la domination Romaine, avoient reçu les Arts des Egyptiens ou des Grecs, & paroissoient en avoir senti toutes les perfections & toutes les finesses, lorsque les Romains n'en avoient pas encore la plus légère teinture, ont laissé des Monumens de leur goût dans la belle composition de leurs Vases & dans les desseins qu'ils y ont ajoûtés. Quoique ces rares morceaux ne soient connus en France que d'un petit nombre de Curieux, ils sont très-estimés & très recherchés en Italie ; on en voit dans les plus riches Cabinets & dans les plus grandes Bibliothèques, comme celle du Vatican, dont ils font un des ornemens principaux. Il y a plus de deux mille ans qu'ils servoient à parer les buffets du Roi Porsenna.

Lautus erat Tuscis Porsena fictilibus, suivant Martial

& pour lequel vous chaſſâtes un valet excellent, qui l'avoit malheureuſement caſſé. Je ne m'accoûtumois pas à l'Eloquence toujours nouvelle, avec laquelle vous en vantiez la belle forme, les contours heureux & coulans, & mille autres perfections de ce genre. Quelques figures tracées ſur ce vaſe, comme nous en faiſons quelquefois avec des cartes ou du papier que nous découpons, vous raviſſoient, diſiez-vous, par la naïveté des attitudes, la régularité des profils, la magnificence des habillemens dans leur ſimplicité. Nous nous ſommes ſouvent ſéparés un peu refroidis, aſſez mécontens l'un de l'autre.

L'Eté nous raccommodoit dans nos promenades aux Chartreux. Lorſque nous entrions enſemble dans ces beaux Cloîtres, & que nous conſidérions les merveilleux Tableaux de le Sueur, * nous étions alors

Voyez ce que dit le P. Montfaucon des reſtes de ces Antiquités Etruſques. Antiq. expliquée, tome 3, liv. 4, chap. 4. Tome 5, liv. 2, chap 6; & le Supplément, tome 3, liv. 3, chap. 2, 3, 4, 5, 6, 7 & 8; & tom. 4, liv. 2, chap. 2.

* Le Sueur ſortoit de l'Ecole de Vouët & n'avoit que vingt-huit ans lorſqu'il peignit le Cloître des Chartreux en 1645, & ce fut ſur cet ouvrage qu'il s'établit la grande réputation dont il jouit, & à laquelle les peintures de la maiſon de M. Lambert, dans l'Iſle Notre-Dame, aujourd'hui

un peu plus d'accord ; vous aviez cent choſes à me dire, & moi ſi je n'avois rien à vous dire pour confirmer vos jugemens & vos éloges, je n'avois du moins rien à répliquer pour les contredire. J'étois preſque toujours de votre avis, mais je ne ſçavois pas pourquoi un ſentiment intérieur que je ne démêlois point, me forçoit à penſer comme vous : enfin la nuit nous renvoyoit chacun chez nous, & me livroit à mes réflexions.

Ce n'étoit plus de vous alors que j'étois mécontent, c'étoit de moi-même. Je m'impatientois de ne pouvoir me rendre raiſon d'un ſentiment, qui n'en étoit pas moins vif, quoique le principe ne m'en fût pas connu, & dans mon impatience, j'avois quelque regret au plaiſir que mon ſentiment m'avoit procuré.

Comme nos promenades & nos viſites du Cloître ſe répétoient ſouvent, mes yeux

occupée par M. de la Haye, Fermier Général, ont mis le dernier ſceau. On a des Eſtampes de ces peintures du Cloître des Chartreux, gravées par Chauveau, mais elles n'en rendent tout au plus que la compoſition. M. de Soubeyran, habile Graveur, qui s'eſt retiré depuis peu à Genève, ſa patrie, en prépare d'autres, qui ſeront beaucoup plus parfaites, & nous ſouhaiterions que cette annonce pût le déterminer à nous les donner plutôt.

se désillerent enfin, & le voile tomba.

En considérant ces tableaux incomparables qui me donnent plus que tous les autres, l'idée que je me fais de la Peinture des Grecs, & du goût qu'ils porterent dans les Arts, comme dans les Ouvrages purement de l'esprit; en considérant ces Tableaux, je remarquois que deux ou trois personnages dans une cellule, ou dans un payſage aussi simple que la cellule même, faisoient tout le sujet. Point de ces attitudes forcées que la Nature désavoue, & que le Peintre met sans nécessité, & seulement pour montrer qu'il se joue du dessein; point de ces expressions outrées & toujours manquées, de ces draperies dont toute la richesse est dans la bizarre surabondance des plis, & dans des ornemens superflus; point de ces Palais de Fées qui percent un Ciel brûlant & tout en feu; point de ces contrastes dans l'ordre des groupes, ainsi que dans la distribution des ombres & des lumières, qui ajoûtent au fracas, qu'on appelle la *Machine*.

Notre Cloître nous représente quelques pieux Solitaires debout, à genoux, ou dans d'autres attitudes, chacun conformément à la situation de son ame, dans la méditation, dans la prière, dans des exercices intérieurs de pénitence ou de dévo-

tion. Un long vêtement de serge blanche couvre de la tête aux pieds la figure humble & modeste des pieux Solitaires, dont la plûpart ont les mains enveloppées dans leurs manches, les bras croisés, ou quelquefois tombant avec négligence, telles que le hazard les fait rencontrer, ou que les avoit présentés au Peintre la Nature même, qu'il avoit toujours étudiée, & qui sera toujours la seule maitresse des Arts & du bon goût. Un petit nombre de couleurs donne la vie à ces tableaux, & n'impose point par un faux brillant : tout y respire la plus grande simplicité. Les compositions semblent s'être offertes telles qu'elles sont, & n'avoir rien coûté à leur Auteur. Cependant, plus je les considérois, plus j'étois enchanté. Je fis alors cette réflexion, que plus on nous découvre par ses efforts l'envie de nous émouvoir, moins nous sommes émus ; & que plus on sçait cacher l'artifice, plus on parvient à nous séduire & à nous toucher. J'en conclus ensuite, que moins on emploie de moyens à produire un effet, plus il y a de mérite à le produire, & plus le spectateur ou le lecteur se livre volontiers à l'impression que nous avons cherché à faire sur lui. C'est par la simplicité de ces moyens, qui semblent avoir été dans les mains & sous les yeux

de tous les hommes, quoiqu'ils en faſſent ſi rarement uſage, que les chefs-d'œuvre, dans tous les genres, ont été créés comme pour nous ſervir éternellement de modèles. C'eſt-là ce ſublime ſur lequel on a tant diſputé.

Je me ſuis raccommodé, Monſieur, depuis ce tems-là avec vos gros porte-feuilles, vos croquis, vos ſtatues Egyptiennes, vos vaſes Etruſques. Je reconnois que la diviſion dans nos jugemens ne vient que d'avoir voulu commencer par où il falloit finir : je voulois pénétrer dans les myſtères de la Peinture, & je n'y étois pas ſeulement initié. Comme bien d'autres, je voyois ſans voir ; il falloit pour me ramener dans la voie des choſes abſolument terminées, & qui ne me laiſſaſſent rien à ſuppléer, des Ouvrages, ſur tout, qui parlaſſent à l'eſprit ; je les ai trouvés. J'admirerai maintenant ſans complaiſance tout ce que vous voudrez ; j'eſpere auſſi que vous ne ſerez pas obligé de faire plus d'efforts pour goûter mon gros volume de l'*Anthologie*. Partez du même principe que moi, & je me flatte que vous verrez avec plaiſir une ancienne Epitaphe * Grecque,

* Elie Vinet, qui le premier a rapporté cette Epitaphe dans ſon Commentaire ſur Auſone, imprimé en 1590 (210. I.) dit que trente-cinq ans

sur laquelle je tombai ces jours passés, & qui excita en moi un sentiment que j'aurois de la peine à vous exprimer. Peut-être n'a-t-il d'autre source que dans cette belle simplicité, qui fait le principal mérite des productions de l'esprit, comme de tous les Ouvrages de l'Art. Voici l'Original.

ΛΕΙΨΑΝΑ ΛΟΥΚΙΛΛΗΣ. ΔΙΔΥΜΑΤΟΚΟΥ.
ΕΝΘΑΔΕ. ΚΕΙΤΕ *
ΗΣ. ΜΕΜΕΡΙΣΤΟ. ΒΡΕΦΗ. ΖΩΟΝ. ΠΑΤΡΙ
ΘΑΤΕΡΟΝ. ΑΥΤΗ.

Que le Grec ne vous effraie pas, en voici la Traduction Françoise littérale.

» Ici reposent les restes de Lucile. Elle » accoucha de deux jumeaux qui furent

auparavant il l'avoit copiée sur le marbre même qui se trouve dans la Ville de Bourdeaux, & qu'alors on pouvoit la lire facilement, mais que depuis ce tems-là des gens qui ne connoissoient point le culte & la vénération qu'on doit à l'Antiquité, avoient employé ce marbre au pavé de l'Eglise souterraine de Saint André, où tous les jours il est foulé aux pieds d'une infinité de personnes, dont la plûpart ont des cloux à leurs souliers, & qu'il a été tellement usé depuis, qu'à peine peut-on y reconnoître quelques lettres dans le tems où il écrit.

On peut voir dans le même Commentaire les traductions en vers Latins de huit différens Auteurs qui se sont exercés sur cette Inscription, ce qui suffiroit pour en relever le mérite.

* *Sic κειτε pro κειται.*

» partagés, le vivant au père, & l'autre » à la mère.

Je me suis amusé, quoique je ne sois rien moins que Poëte, à la mettre en vers, vous y sentirez peut-être mieux l'intention de l'Original.

De son mari Lucile uniquement chérie,
A deux jumeaux donna la vie,
Et la perdit en même tems.
Le sort aux deux Epoux partagea les enfans;
L'un au tombeau suivit sa mère,
L'autre vécut, pour consoler son père.

Je souhaiterois que quelques-uns de nos Poëtes vouluſſent employer leurs talens à traduire cette Epitaphe, & qu'ils s'appliquaſſent sur tout à lui rendre la simplicité & la précision, que j'ai tenté inutilement de lui conserver.